

## 1<sup>ère</sup> lecture

(Dans la nuit j'ai cherché...)

À vingt-quatre ans, en effet, j'avais tout, comme on dit, pour être heureux : une situation, de l'argent, une auto et quand on a une bagnole, on trouve toujours une fille à mettre dedans.

Mais, au milieu de tout cela, j'avais le cafard. Même au milieu des plus grands plaisirs, je me disais : « Mais qu'est-ce que tu fabrique ici ? A quoi ça sert ? » Le monde me paraissait à la fois quelque chose de merveilleux, car je n'étais pas tellement blasé, et en même temps terriblement vide. La vie me paraissait comme une merveilleuse boîte de chocolats, comme on en voit parfois, qui font rêver, garnie de rubans, de dessins avec tout ce que l'on peut imaginer d'attrayant, et puis, peu à peu, on croque le dernier, et c'est l'heure du croque-mort !

C'est à ce moment-là que je eu la grande chance de ma vie : je suis tombé malade, j'ai été envoyé en sana, un an, deux ans, et là j'ai cherché... J'ai cherché dans les raisonnements, dans les livres, j'ai cherché dans la détresse de l'intelligence, parfois aussi dans l'affolement des sens...

Ce Dieu, est-ce qu'il existe ?

Et si jamais Il existait, je sentais bien que cela changerait les choses... Oui j'ai cherché pour de bon, j'ai réfléchi, j'ai supplié. Et peu à peu, comme une pâle lumière dans la nuit, une lumière qui devient aube, puis aurore, puis soleil levant et enfin plein midi, tout d'un coup... ce Dieu qui me semblait absurde, impossible...ce coup... ce Dieu m'est apparu possible, peut-être quelqu'un.

Peu à peu, je découvrais que Dieu m'appelait par mon nom, que Dieu était capable de m'aimer, moi, avec toutes mes misères...

J'ai admis la possibilité, que la vérité de notre vie soit plus belle, plus grande que tout ce que je pouvais imaginer.

## 2<sup>ème</sup> lecture

La première condition pour avoir une religion, pour chercher Dieu, c'est d'abord d'avoir une haute idée de Dieu. On ne cherche pas Dieu comme on cherche un trèfle à quatre feuilles, parce que cela porte bonheur ou que c'est amusant de le découvrir.

Pour chercher Dieu, même si on ne l'a pas encore trouvé, il faut accepter, dès les premiers instants, de “tout jouer”, de mettre toute sa vie dans la balance le jour où on aura trouvé la bonheur de découvrir Dieu.

Chercher Dieu, c'est Lui dire déjà dans notre prière de chaque jour (même si nous sommes incroyants) : « Mon Dieu, vous êtes le Créateur. Cela veut dire que vous êtes Celui qui est... »

Être petit devant Dieu, c'est tout simplement se mettre devant Lui pour ce que nous sommes.

Mais chercher Dieu, Le découvrir, ne nous dispensera pas de l'effort... c'est un sens nouveau que Dieu nous donne, le sens de l'invisible qui nous fait accepter un nouvel univers...

Dieu devient ma propre pensée : je suis entraîné vraiment dans des espaces absolument nouveaux, des horizons infinis. Alors, une troisième fusée m'emporte, va m'amener jusqu'au plein cœur de Dieu. C'est la fusée de l'amour.

Mon Dieu, mon Dieu, mais enfin, qui es-tu ?  
Tu es l'Immense, le Tout-Autre, le Tout- Puissant,  
Tu es le Tout-Proche,  
Tu es l'Immuable, non pas l'Immobile, mais l'Immuable.  
Mon Dieu, Tendresse infinie et vivant,  
non pas une idée, mais Quelqu'un.

### 3<sup>ème</sup> lecture

Ce Dieu pressenti, cette trace sur notre terre de Beauté et d'Intelligence, ce Quelque chose ou ce Quelqu'un, cet Immense, était-il possible de le trouver, lui, l'Au-delà de tout, enfermé dans les dogmes d'une religion et, noir sur blanc, dans les pages d'un livre ? Plus Dieu dévoilait la Réalité secrète et première à qui tout est suspendu, plus m'apparaissaient inconvenantes, absurdes, mal élevées même pour ainsi dire, les tentatives des humains pour le mettre à notre portée et lui imposer nos modes de penser.

J'étais comme un explorateur : l'horizon était grand ouvert devant moi. Je ne me sentais lié ni aux catholiques ni aux protestants.

« Dieu », prononcer ce mot me suffisait.

Je lisais le Psaume : « Comme la tendresse d'un père pour ses fils, tendre est le Seigneur pour qui le craint. » Et Dieu accomplissait cela en moi, à mon insu. Il se révélait à moi à travers sa parole.

Oui Jésus de Nazareth m'attirait. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme... » Il me faisait connaître Dieu. Mais ce Dieu qu'il appelait son Père, était-il l'Au-delà de tout ce que je cherchais ? Et surtout lui, Jésus, était-il Dieu ?

Ce qui était impensable aux dimensions humaines devenait possible à l'échelle de Dieu. Un amour à taille de l'Infini pouvait inventer un geste aussi excessif : « Dieu s'est fait chair et il a demeuré parmi nous. »

Même Jean « le Théologien » est justement l'un des deux disciples qui ont entendu le « Venez et voyez » de Jésus : il n'oubliera jamais que sa rencontre avec le Christ n'a pas été un colloque intellectuel ou un symposium idéologique, mais que Jésus est entré en lui, Jean, par chacun des sens.

Jésus nous pose cette question aujourd'hui. Jésus ne nous demande pas ce que disent les manuels, ce qu'énonce la Somme de saint Thomas ou ce que pensent les théologiens les plus on vogue aujourd'hui. Non !

Mais il interroge directement chacun d'entre-nous en vue d'une réponse toute personnelle. Nous sommes là au cœur de la réalité la plus actuelle.

## 4<sup>ème</sup> lecture

Quittons cette grandeur historique du Christ, pour regarder son humanité, cette humanité si paradoxale de Jésus, cette humanité si humaine. Aussi familiers que nous puissions être avec l'Évangile, il nous faut le regarder vivre à hauteur humaine, si semblable, merveilleusement ressemblant aux humains. Il nous apparaît d'abord comme une âme ouverte et profonde. Il transparait, en lui, un recueillement silencieux. Ses sens sont ouverts sur la vie.

Il a également une âme d'admiration, et nous savons que l'admiration est le premier pas de l'adoration. La nature parle : le lys des champs, les anémones, l'herbe, le bois vert. On a l'impression que jamais il n'est en extase, mais toujours à l'aise en toutes choses. Il n'est pas comme quelques-uns, même des plus grands saints, qui ont toujours l'air d'être un peu tendus. Lui, non...

Une de ses paroles m'est particulièrement chère : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous ? ».

Je me souviens d'avoir cité cette parole, qui me semblait extraordinaire, et d'avoir été si surpris de voir qu'elle ne portait à conséquence pour personne ! C'est vraiment la première fois où quelque chose de Dieu, du Christ est entré dans ma vie : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous ? ».

On parle du témoignage du chrétien dans le monde d'aujourd'hui. Mais le témoignage essentiel, il est là : dans la façon dont nous prononçons le Nom de « Seigneur ». La simple désignation de celui que nous appelons au milieu des autres, que nous nommons est bien trop souvent un signe neutre, une convention, une commodité, une appellation...

Mais le même nom, lorsqu'il est dans la bouche de quelqu'un qui aime l'autre de toutes les fibres de son être, désire passionnément sa présence, souffre de son absence, ce nom devient alors vivant ; il se charge de tous les sentiments de celui qui le dit, il les exprime d'un seul mot et d'un seul coup : c'est le cri de tout l'être...

## 5<sup>ème</sup> lecture

(Vous serez mes disciples)

Ainsi j'avais commencé à découvrir ce Dieu, ce Dieu inconnu, ce Dieu auquel je ne pouvais croire ou auquel je croyais ne pas croire.

Ceci m'a arrêté pendant longtemps : était-il possible que ce Dieu se soit fait homme ? Que Jésus Christ soit vrai ? Quand je voyais notre humanité, quand je me voyais moi-même, j'étais tenté de désespérer.

Ce Dieu dont je venais de découvrir la grandeur, était-il possible qu'il se soit fait l'un d'entre nous ?

Car notre espérance naît le jour où nous entrons en contact avec Jésus-Christ, Dieu fait homme. J'étais là comme devant un mur, je ne pouvais pas croire que Dieu nous ait aimé au point de se faire l'un d'entre nous, de se faire chair, comme dit l'Évangile...

J'avançais ainsi peu à peu. Sans mépriser l'Inde ou l'Islam, je choisissais la foi chrétienne. Mais où la vivrais-je ? Dans l'Église catholique de mon baptême, dans l'Église de mon catéchisme ?

Je me sentais libre et, puisque je l'étais, je consacrais les longues matinées de cure à éclairer mon choix...Six mois pour "digérer" !

L'Église catholique telle que je la voyais, telle que je la croyais.

Peut-être même que le Christ était bien Dieu venu sur la terre, mais avait-il été trahi par ses disciples pris par la lourdeur humaine et n'ayant pas su conserver le dynamisme de son message ?

Un Peuple c'est une unité dans une diversité. Mais ce Peuple est rassemblé par le Christ, c'est cela qui fait son unité.

L'Église, en fin de compte, ce n'est pas un Pape et des Évêques, c'est un Peuple uni, et les Evêques comme le Pape lui-même font partie de ce Peuple. Qui dit « Peuple de Dieu » entend une réalité plus souple qu'une société au sens strict. L'idée de peuple fait comprendre que les hérétiques ne sont pas des étrangers. « Je te prends comme tu es... ».

## 6<sup>ème</sup> lecture

(Vous serez mes disciples)

L'Église est communauté. La communauté est une école d'accueil, d'écoute des autres. Dans toute communauté, il y a des gens qui sont rustres et on l'est tous par certains côtés. Mais on ne reste pas longtemps dans une communauté si on n'est pas résolu à y entrer par la grande (et très étroite !) porte : le renoncement à soi-même.

Au Brésil, nous avons découvert l'importance des sectes. Les sectes sont aussi des lieux où l'on peut échanger, se soutenir mutuellement. Au fond, ce que nous avons compris comme indispensable à Marseille, nous le voyions réalisé au Brésil, mais en dehors de l'Église catholique.

C'est ainsi que nous avons tenté de faire surgir de telles communautés à taille humaine. Et Paul VI m'y a même encouragé avec humour : « Eh bien, Père Loew, c'est bien : allez, et faites des sectes catholiques ! ». C'était évidemment un langage curieux pour un pape, mais le sens était clair : « Essayer de faire naître des groupes de voisinage – une rue, un petit quartier – où les gens se retrouvent au nom de leur simple titre de baptisé. » Des communautés rassemblées autour de la Parole de Dieu, où l'on ne se réunit pas pour discuter, mais pour écouter ; où l'on ne se réunit pas pour tirer des arguments pour ou contre, mais se laisser convertir ; où l'on ne vient pas pour préparer des réunions, ou des assemblées, mais pour, ensemble, s'unifier et faire ce pour quoi Jésus est mort : « *rassembler dans l'unité les fils de Dieu dispersés* » (Jean 11, 52).

La tendance à l'affirmation du « moi » dégénère souvent en négation d'autrui. S'affirmer, c'est souvent vouloir être le maître. Et l'on plonge dans le subjectivisme. Oui, je suis un être autonome : je m'enracine directement, sans intermédiaire, en Dieu. Mais, en même temps, en étant un avec le Christ, tous les hommes deviennent un. Nous ne sommes pas seulement « comme » des frères, nous sommes des frères et des sœurs. C'est le mystère du Corps Mystique. Nous sommes un seul corps. Je ne fais qu'un avec le Christ, mais par là même, je suis en unité infiniment profonde avec tous les humains.

## 7<sup>ème</sup> lecture

(En Mission prolétarienne, Les cieux ouverts)

Dans la grande ville, l'être humain est perdu. Main d'œuvre anonyme, locataire plus anonyme encore d'un quartier sans organisation ni personnalité, il a perdu toute protection naturelle. Lorsque les villes se sont gonflées, l'humain s'y est trouvé seul, livré sans défense à la masse et à la densité humaine...

La tête et les membres ne sont pas seulement l'image classique de la communauté de destin, mais la clef qu'il faut appliquer pour résoudre tous les cas. Et un corps, à l'image d'un vivant, ne peut être créé qu'à partir d'ensembles suffisamment petits à base de contacts.

Ainsi l'aide, que l'on sera tenté d'apporter, matérielle ou spirituelle, réclame toujours pour être acceptée et efficace, sinon l'égalité des conditions matérielles, du moins en communauté de destin, et celle-ci suppose à son tour la présence.

Contacts fraternels, joie des repas pris en commun, redécouverte de l'importance que ceux-ci ont dans l'Évangile. Comment comprendre [la souffrance du plus démun] si l'on ne s'est pas assis à la table commune, si l'on n'a pas partagé, avec le pain, les soucis et les angoisses de chaque jour.

Il nous fait aimer ce monde et ces intelligences qui l'embellissent et permettront de donner à chacun le pain, la paix et l'accès aux responsabilités, à travers plus de bien-être et de vraie liberté. Et, en même temps, il faut dire, clamer, manifester par tout notre être que la vraie destinée de l'homme s'achève au-delà seulement de ce monde qui passe et dont la phase terrestre n'est qu'un provisoire et précaire commencement.

Et plus nous sommes, comme chrétiens, mêlés à ce monde, passionnés de la terre, de sa beauté, de son achèvement à accomplir, bref, plus nous sommes passionnés de la montée humaine, plus il faut qu'éclate, comme un signe de contradiction, que tout cela, nous le tenons « désormais pour désavantageux au prix du gain suréminent qu'est la connaissance du Christ Jésus » (Philippiens 3,8). Laisser paraître l'un sans l'autre, c'est trahir...

## 8<sup>ème</sup> lecture

(Lettre à Martin Cottier)

On parle de défaillances de la foi, de difficultés de la foi, mais on a oublié le mot fameux du cardinal Newman : « Mille difficultés ne font pas un doute. » Car la foi est faite d'une certitude profonde, inébranlable, et, en même temps, de questions toujours renouvelées. Madeleine Delbrêl a su dire cela mieux que personne ; elle a su, plus encore, le vivre et elle nous apprend à la vivre.

Mais, pour elle, la foi n'était pas, si j'ose dire, du « tout cuit », une sorte de trésor donné une fois pour toutes. Pour elle c'était non une plante de serre, mais l'arbre de pleine terre, fait pour affronter l'hiver et la tempête. Mais il faut à l'arbre des racines fortes...

Notre foi en Jésus est un mouvement de confiance et d'abandon par laquelle nous renonçons à compter sur nos pensées et nos forces pour nous en remettre à la Parole et à la puissance de Celui en qui nous croyons...

Ainsi, une École de la foi est une école de conversion... Il importe donc de donner la possibilité de boire à ceux qui ont soif d'être amenés à la source même. Cette source, encore une fois, est la Parole de Dieu, la résurrection du Christ, la liturgie, l'Eucharistie. Et tout cela n'est pas quelque chose à apprendre, mais quelque chose à vivre.

Comment pourrait-on présenter la foi aux hommes d'aujourd'hui ?

On peut partir, me semble-t-il de la belle définition du Psaume « Ta parole est une lumière pour mes pas » : ce qui donne un sens à notre vie, sens avec la double signification de ce mot : **orientation** et **signification**. Il faudrait présenter la foi comme un sixième sens qui nous fait déchiffrer les signes de Dieu dans le monde. Elle nous fait entrer dans le langage et la pensée de Dieu...

la foi, comme disait le curé d'Ars, c'est quand on parle à Dieu comme à un homme.



## 9<sup>ème</sup> lecture

(Mon Dieu dont je suis sûr)

Aujourd'hui, je me retrouve comme au jour où, à la Chartreuse de la Valsainte, la foi s'est présentée à moi comme un choix, un oui à l'incompréhensible ou plutôt à l'inimaginable.

Quelle est donc cette parole qui aujourd'hui m'atteint comme autrefois ?

Quel oui, ai-je à dire ?...

J'atteins l'âge où chaque année de vie est un sursis qui m'est donné. La pensée de la proche rencontre avec Dieu se présente donc de plus en plus nettement à mon esprit : dans « un, deux, trois ans... ? » Il y a la réponse de la paysanne russe paraphrasant sans le savoir le vieux Job : « Il y a deux mystères en ce monde : comment suis-je née, je ne me rappelle pas ; comment mourrai-je, je ne le sais pas. » Enfin la parole de la foi, celle de Thérèse de l'Enfant- Jésus, et de tant d'autres : « Je ne meurs pas, j'entre dans la vie. »

Depuis un an, souvent, la pensée de la prochaine rencontre avec Dieu se présente à mon esprit. Et devant cette rencontre, je suis sans lumière. Il me semble que je pourrais dire et m'enchanter de belles choses, mais pas pour moi. Non que je me sente exclu, mais autre chose est de dire sa foi, autre chose l'interrogation personnelle que la proximité de la rencontre avec Dieu pose à ma foi... Au fond, ce qui m'interroge, c'est la médiocrité de ma foi... Si je croyais vraiment, serais-je encore si vite atteint par des contrariétés insignifiantes ? Agité par des projets si médiocres ? Certes, je crois que Jésus est Dieu venu parmi nous : il a donné vie à ma vie. Certes, je crois que Jésus, vraiment homme, mort crucifié, est ressuscité d'entre les morts : vrai Dieu, « la mort n'a plus d'emprise sur Lui ». Jésus n'est pas un mort qui, comme Lazare, redevient vivant pour mourir un peu plus tard...

Et c'est précisément à cette manière d'exister que je suis invité. Ma résurrection ne sera pas simple immortalité de l'âme ni réanimation de mon cadavre, mais un mode d'existence foncièrement nouveau et inconnu de mon être tout entier...

Voilà, je suis ce pauvre homme qui cherche Dieu et qui espère avoir à le chercher jusqu'à la fin de sa vie, mais dans l'essentiel de la foi.